

LE CŒUR
AUSTRALIE

Valentin Verneuil

Mentions légales © 2020 Valentin Verneuil

Alès - Amsterdam

Tous droits réservés

ISBN 979-10-359-4917-4

Dépôt légal : juin 2020

Photos (quatrième de) couverture

© Grégoire Akian

Ce livre a été imprimé en France.

Si vous souhaitez discuter de ces lignes avec moi, c'est possible sur Facebook (facebook.com/valverneuil) et sur Instagram (instagram.com/valverneuil).

Vous pouvez aussi m'écrire par courriel à l'adresse suivante : contact@valentinverneuil.com. N'oublions pas Twitter (twitter.com/valverneuil) et, enfin, le site internet (valentinverneuil.com). L'embarras du choix, en somme !

*Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'en-
fans,
Posséder seul sans bruit une femme fidèle ;*

*N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parens,
Se contenter de peu, n'espérer rien des grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle ;*

*Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupules à la dévotion,
Domter ses passions, les rendre obéissantes ;*

*Conserver l'esprit libre et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.*

LE BONHEUR DE CE MONDE - PLANTIN

PREMIÈRE PARTIE

ILIANA À L'OUEST

Il y avait du café dans ma bière. Depuis une semaine le temps de la pluie des nuages et de l'air frais régnait sur le Kimberley. Ma maison — une tente deux places d'une valeur de vingt euros quatre-vingt-quinze centimes — venait de subir une triste fin, débouchée des pluies torrentielles des derniers jours. À toute chose malheur étant bon, Léma, tout droit venu de Vauréal (Val d'Oise), me laissait son lit pour quelques nuits. Pour la première fois depuis un mois, je dormais sur un matelas.

J'étais étendu sur ce matelas lorsqu'Emma, gérante de l'hôtel, vint me réveiller. « Val, qu'est-ce que tu fous là ? t'es pas dans ta tente ? Bon, peu importe,

y a quelqu'un qui va à Broome, lève-toi et viens me voir à la réception. »

En ce matin du mardi 26 juin 2007 j'avais mal au bide, mal à la tête, je ne comprenais rien au monde autour — qu'est-ce que c'était encore que ce bordel ? Primo, comment savait-elle que j'étais dans cette chambre ? Deuzio, comment savait-elle que je voulais partir pour Broome ?

La réponse ne tarda pas. Tout droit sorti de l'inconnu, Ariel (pour son anonymat, son nom a été changé) entra dans la chambre : « C'est toi Val ? T'as marqué ton nom sur le tableau ? Je reviens dans une heure, sois prêt. »

Bien sûr ! Tout prenait alors son sens. Hier, soirée débordante, j'étais rond, après avoir tenté de voler une bière, je me suis fait mettre dehors, laissant mon camarade de circonstance Bruno seul au milieu du houblon — En rentrant du pub, j'ai mis mon nom sur le tableau des annonces ; un type quittait la ville pour Broome et cherchait de la compagnie.

Les trucs de l'inconnu, quand ça surgit, c'est souvent des signes de la Providence. Me suis conséquemment bougé, ai mis mes affaires trempées (la tempête, souvenez-vous) dans un sac poubelle, et j'étais beau comme un kangourou tout neuf, *ready* pour une nouvelle conquête de l'Ouest. Un passage au Bookshop Café pour dire au revoir à toute la bande, insulter mon

patron qui refusait de me donner mon parachute doré pourtant promis, et Kununurra, adieu.

Dans la voiture, nous étions trois : le chauffeur Ariel, une Allemande, Irene, et moi-même. Elle et moi allions découvrir dans les semaines à venir un secret gardé sous silence au monde entier : les Israéliens ne savent pas conduire (merci pour la généralisation). Ils ne savent d'ailleurs pas faire grand-chose, à part la guerre, cela s'entend (puis prier à l'occasion) (et merci encore pour la généralisation).

Le père d'Ariel est un copain du nouveau président de l'État français — Nicolas Sarkozy. Il est content que ce soit lui, le nouveau président — moi pas, les choses vont ainsi. Il adore le mur qui sépare Israël et la Palestine — moi pas, les choses vont ainsi. C'est un « *propeace* » — moi aussi, les choses vont ainsi et cela ne me paraît pas vraiment logique.

Irene a quitté son boulot de secrétaire pour partir à l'aventure. Elle a aussi laissé son petit copain, il doit l'attendre. Je verrai par la suite que parfois oui, l'amour, c'est possible. Parfois seulement.

La route de Kununurra à Broome traverse le Kimberley, une des régions encore vierges de l'Australie, qu'ils disent. En tout cas, c'est magnifique, ce sont des monolithes de formes variées avec des styles sur-

prenants qui s'offrent au routard.

Le seul arrêt tourisme sera fait au Geikie Gorge National Park, avant la nuit. Nous avons opté pour une courte marche et, ne pouvant apercevoir le coucher du soleil, escaladé un bout de roche. C'était joli. Nous avons dormi sur le bord de la route, échangé quelques mots avec des gens du cru qui faisaient un feu de camp. C'était joli aussi.

Le lendemain matin, après l'apparition du soleil, nous avons décidé de nous diriger vers Derby, une ville proche de Broome. Ariel voulait faire un vol au-dessus des chutes horizontales — des chutes horizontales, qui peut bien croire cela ? D'accord, il y a des personnes assez folles pour croire en Dieu. Rien ne se fera et nous partons pour Broome. En chemin, nous profiterons de la visite du *Prison Tree*, un baobab aménagé en prison. Il y a longtemps, on y enfermait les forçats ainsi que les Aborigènes — aujourd'hui ces derniers sont gardés entre les quatre murs de la pauvreté.

Broome n'avait pas tellement changé depuis octobre dernier. Ah si, c'était la pleine saison touristique. La ville était bourrée de touristes. Je passe sur les péripéties d'Ariel qui voulait nous faire louer un 4x4 pour aller au Cape Leveque, parce que tout ce qu'on voulait, c'était surtout pas rester dans la zone. Merci Ariel, adieu, notre rencontre s'achève ici et

bonjour à Leveque.

N'importe comment, après un coup de fil, nous voilà au McDo. À peine le temps d'abandonner Ariel que je rencontre Iliana, elle aussi israélienne. Irene décide de me suivre, c'est le début de quelque chose. Je vais à la fois parcourir trois mille kilomètres d'un coin splendide, rencontrer la personne la plus désagréable de ma vie — Mélanger tout ça puis entrevoir à quel point l'existence peut être antithétique à certains carrefours.

Il faut d'abord présenter le personnage — Iliana, vingt-et-un ans, vient d'en passer deux en service militaire (je commence déjà à lui donner des circonstances atténuantes), tout comme la majorité des jeunes Israéliens de son âge (chez les mecs, c'est trois ans). Il y a quelques jours, son copain et elle décident de louer un camper-van pour descendre jusqu'à Perth — *ma ville du sud-ouest* ! Tout est bien dans le meilleur des mondes, sauf que c'est une de ces planètes à courte espérance d'existence, après cinq cents kilomètres de route, son compagnon décide de faire demi-tour — retour à Broome, Iliana garde le van pour ne pas perdre d'argent et elle trouve rapidement une lifteuse, c'est-à-dire une personne qui accepte de partager les coûts de l'essence (et tout le reste)

jusqu'à Perth.

Attention, c'est là que j'interviens. Nous sommes le 27 juin 2007, j'arrive en ville. Je tombe sur l'annonce d'Iliana qui cherche des lifteurs. J'appelle. Elle veut décoller cette après-midi, mais accepte quand même de me rencontrer au plus vite. C'est là que j'arrive au McDo.

Finalement, l'Australienne qui devait être du voyage avec elle change d'avis, ne part plus. Il y a donc de la place pour deux personnes. Malgré que — cher lecteur tu l'as déjà constaté — toutes ces histoires nous compliquent un peu la vie, avec Irene nous nous engageons dans l'aventure. Et quelle aventure !

Avant de mettre le pied au plancher, provision de bière fut faite, quoiqu'il arrive, nous survivrons — Iliana conduit cinq minutes et d'un commun accord je prends le volant — Après quelques centaines de kilomètres, je le lui laisse de nouveau — c'est la grande route, le seul danger, c'est le kangourou. Je me souviens alors que nous ne sommes pas loin de Shelamar Station, ancien poste avancé, je veux dire *reculé* où, il fut un temps (l'année dernière), je *cueillais* des pastèques et participais à des révolutions. Iliana prit à gauche, cependant, dommage, la grille était fermée. Malheureusement, l'envie de pastèque n'est pas as-

sez grande, les filles me refusent la lampe torche pour que je m'aventure dans la nuit noire à la recherche de formes arrondies au goût sucré.

Pour repartir, Iliana est au volant — Il faut faire une marche arrière, c'est dur ; en même temps, elle en profite pour faire grincer la boîte de vitesses — c'est presque qu'elle en aurait besoin. La route continue dans l'obscurité, je reste de veille pour scruter les rebords au cas où un kamikaze kangourou se jetterait sous nos roues — c'est arrivé à d'autres, y paraît.

Sandfire Roadhouse. Il fut un temps où le camping était équipé d'un bar et d'une jolie boutique. Tout a cramé, problème électrique, m'a-t-on expliqué. Pas moyen de poser le van dans un coin, c'est quelques kilomètres plus loin que nous mettrons le frein à main pour la nuit. Les filles décidèrent de mon sort : je dormirai au milieu. J'eus à ce moment-là une pensée pour François Bayrou.

Ce fut une rude et sacrée fraîche nuit. Arrivés à 80 Miles Beach, qui veut dire que c'est une plage super longue, je m'aperçus que le Nutella avait *gelé*. Malgré tout, c'était pas si mauvais... La plage, elle, ce n'était qu'une plage — Si on enlève les gros véhicules à quatre roues motrices de pêcheurs polluant ma vue sur l'océan, il n'y a pas de doute, c'est une étendue de sable d'une longueur imposante. On l'aura

juste vue le temps du petit-déjeuner car il faisait froid, sans compter que nous avions du chemin à faire.

« Vous verrez, Port Hedland, c'est super », nous dit Iliana, qui est venue jusqu'ici avec son ancien compagnon avant d'être abandonnée par ce dernier. Je n'ai vu que des usines, des cheminées et divers signes d'une civilisation trop industrialisée (j'imagine des luttes sociales, des patrons cruels). C'est dans cette ville que les premières tentations démoniaques de notre blonde capricieuse se feront sentir : « Val, tu me conduis au centre commercial, j'ai un coup de fil à passer, faut qu'on fasse le plein aussi. Irene, tu restes ici. » Exemple parmi d'autres d'une dictature sur la route, et alors oui, chef, oui. Pris en otage, en quelque sorte, je l'ai conduite au milieu de ses doutes, style « T'es sûr que c'est par là ? Je le sens plus à droite, moi, tu devrais m'écouter. » J'étais sûr, conséquence, j'ai bien fait de pas suivre ses indications.

Après quelques pourparlers, des grands mots pour des petits personnages, nous avons repris le voyage. Direction le Kajirini National Park.

Au passage : il est important de noter ici, bien que nous aurions pu le faire avant, le faible nombre de routes en Australie. Particulièrement dans ce coin du Western Australia — Il n'y a souvent que deux che-

mins : du nord vers le sud, d'ouest en est. La plupart du temps un unique tracé, du nord vers le sud. Sachant que nous descendions direction l'Antarctique, l'océan Indien était un moyen efficace pour nous repérer.

Nous avons demandé dans une station-service au milieu de nulle part où se trouvait le dernier endroit possible pour dormir avant le parc. Réponse : « C'est pas compliqué, vous descendez, puis juste au croisement pour rentrer dans le parc, il y a un grand parking. » Je remets le moteur en marche, et repars tranquillement. Quand soudain, Iliana : « ARRÊTE-TOI ! je suis sûre que c'était dans l'AUTRE SENS !!! J'en suis SÛRE ! » Et moi de faire demi-tour pour lui montrer, une fois de plus, que le nord et le sud ne changent pas de place par la folie de Dieu. Nouveau demi-tour, fin de journée avec camping sur le parking susnommé.

Irene, courageuse comme une Allemande du nord (Hambourg), sortit sa tente pour dormir à l'extérieur. La nuit fut terriblement fraîche pour Iliana, qui, vous ne vous en doutez pas encore, n'a pas manqué de se faire réchauffer dans les bras de votre narrateur — la vie, ses paradoxes.

Je me rends compte que j'ai oublié un grave détail de l'histoire. Les connaissances d'allemand d'Iliana.

Non seulement elle parle hébreu, non seulement elle parle anglais, non seulement elle parle un petit peu le français (un peu seulement), mais le pire de tout — elle parle couramment allemand. Je vous laisse imaginer les moments de solitude passés pendant que les deux filles parlaient dans la langue de Goethe.

Bref, puisque Kajirini National Park. Des montagnes sans vallées, une espèce de savane sans lions entre chaque sommet ainsi que des gorges à s'y perdre dedans. Voilà une définition qui simplifiera toute autre description vaseuse. L'un des plus beaux parcs du pays, à n'en point douter.

Nous avons pour notre premier jour nagé dans la *circular pool*, aussi froide que de l'eau dans des contrées super froides. La *fern pool* était un peu moins fraîche, et certainement l'un des endroits où il faut s'être baigné dans sa vie.

Malheureusement pour moi, notre belle Iliana a rencontré deux Allemands entre trois canyons, je me suis ainsi retrouvé *lost in je ne parle pas ta langue*. Plus tard, dans la soirée, j'ai voulu esquiver l'apéro (vous avez bien lu), toutefois sur insistance de mes deux camarades, j'ai craqué — J'aurais pas dû : j'ai passé le temps à converser avec moi-même, ce qui eut le mérite d'être commode pour, entre chaque produit éthylique, les insulter de bande de descendants nazis.

Au matin venu et les vapeurs d'alcool dissipées, les péripéties pour rejoindre l'autre partie du parc nous attendaient. En Australie, il y a beaucoup de routes qui sont juste des pistes, des passages qu'il est conseillé de ne passer qu'en 4x4. Cela dit, nous n'avions pas peur — avec un excellent pilote comme moi, rien ne pouvait nous arriver ; j'étais en quelque sorte la garantie tout-terrain du voyage. Garantie qu'on allait d'ailleurs faire fonctionner très vite, puisqu'après quelques gorges visitées et de petites randonnées effectuées, le drame.

Nous arrivions, en van, sur un coin de chemin inondé, submergé à en sembler impraticable pour notre véhicule. Iliana se mit à paniquer d'un mixte de colère et d'audace : « Comment va-t-on faire ? Je veux y aller, je m'en fous ! » Ce qu'il y avait de l'autre côté, on ne le savait pas vraiment et Iliana ne voulait rien lâcher. C'est après une analyse minutieuse du terrain de la part de ma voisine allemande que je me décidai à passer — C'était un travail de haute précision, avec une fin de mission accomplie sans encombre — en vrai, c'était plus facile que dessiné sur les plans d'Irene. Une fois n'est pas coutume, notre blonde de circonstance m'a remercié de tous les mercis du monde, et ça, et ça... notez-le !

Sur le parking suivant, je me suis garé à côté d'un van appartenant à la même compagnie que le nôtre, un *Wicked*. Pour la petite histoire, c'est un mec qui a décidé il y a longtemps de racheter les vieux véhicules pourris du gouvernement pour trois dollars six sous, de les retaper, de les peindre de manière originale pour les louer. Bingo, jackpot.

En marchant, je m'approche des voisins, j'aperçois du Nutella. Tiens tiens tiens... Je le donne en mille, un joli couple est là, Iliana leur parle, et accent plus pâte à tartiner, je ne m'y suis guère trompé. Les Allemands de la veille ayant disparu, nous étions donc trois Français, contre même pas deux vraies Allemandes ; ah, qui c'est qu'est *lost in translation* maintenant ?

C'est après une nuit à l'abri des féroces dingos que nous avons dit adieu au Kajirini National Park. Eh non ! Bien que nous fussions morts de fatigue après deux jours d'intenses découvertes, notre amie Iliana décida de nous conduire au pied du mont Bruce, deuxième sommet le plus haut du Western Australia, culminant à 1235 mètres.

Que faire ? Se lancer pour la randonnée de six heures ? marcher, voir en chemin ? Irene et moi n'étions pas vraiment très chauds au début tandis qu'Iliana voulait absolument grimper. Alors d'accord,

on n'était pas là pour faire des belotes, on a récupéré un peu de motivation de derrière les fagots — Une fois prêts, je crois que le fait simple d'être en Australie et de se trouver au pied de cette admirable montagne nous a fait changer d'avis : nous étions trois heureux voyageurs à monter le mont Bruce !

Eh non. C'était bien trop facile. Iliana : « Je veux plus y aller. Quoi ? Vous en avez envie maintenant ?! Vous vous foutez de ma gueule ? » On aurait tant aimé se foutre de sa gueule, mais ça n'était pas le cas. Au vu des circonstances, nous n'avons pas tout monté — juste assez pour qu'elle en transpire de tout son effort.

Ce fut amusant, et finalement le plus bel endroit du Kajirini National Park.

L'après-midi était ensoleillé, les nuages brillaient de leur absence et la fatigue accumulée par les situations des jours passés se faisait sentir. Iliana était au volant tandis que j'essayais de dormir — mais impossible, les filles ne faisaient que blablater en allemand, en conséquence je somnolais dans des rêves éveillés sans logique réelle, je baignais *dans* l'asphalte. Puis un sixième sens s'est permis de m'extraire de ma sieste alambiquée :

— Valentin, j'ai l'impression que quelque chose ne va pas avec le van, il bouge trop.

— Enfin Iliana, je ne suis pas mécanicien, roule,

on verra bien ce qui se passera ou on ne verra pas ce qui ne se passera pas.

Ah, son Dieu l'avait avertie, en laissant dans l'ignorance les pauvres chrétiens d'Europe. Un quart d'heure après — paffffffff... Explosion du pneu avant droit. Peut-être le Dieu des juifs l'avait avertie, admettons, mais il aurait aussi pu lui apprendre comment changer une roue — parce que sans le capitaine Valentin et son assistante Irene, elle serait encore sur le bord de la route.

Le soir arrivant à grands pas, la question se posait de savoir où nous passerions la nuit. La crevaïson nous avait retardés dans notre progression vers Exmouth le sable blanc les poissons dans l'eau. Deux Australiens typiques nous proposèrent alors de les suivre dans un camping, genre une grande aire d'autoroute. La pluie et la nuit s'annonçant avec gravité, ils nous conseillèrent de pas trop conduire dans l'obscurité. Au début nous avions refusé de les écouter, sommes partis pour du tard. Oui, enfin non — arrivés à la hauteur de l'aire d'autoroute, Iliana décida d'aller voir s'il y avait des *young people*, c'est-à-dire, pour les purs francophones, s'il y avait des jeunes. Elle semblait avoir un gros problème à vouloir échanger des paroles pour plus de quinze minutes avec des *old people* (des vieux), c'est-à-dire des plus de quarante

ans.

Tout dans la zone terminé (« Faut que j'aïlle où là ? C'est où la sortie ? », « Euh, Iliana, y a qu'un chemin... »), il y eut grande discussion — je voulais reprendre la route, mes camarades goethophones, non. Bon, d'accord, je me soumets, et tant mieux !

Un groupe de jeunes pas loin. Des *young people* pour Iliana, la voilà heureuse ! Eh oups, moussailon, des Français, volte-face de notre blonde au sang chaud : « Ah non, je ne veux pas rester avec des gens qui ne parlent pas anglais. » C'était l'hôpital qui se foutait de la charité, et tant mieux !

Car oui, tant mieux ! Nous sommes retombés sur les Australiens typiques. Avec Irene, on a partagé la soirée avec eux entre bourrasques de vent et pluies torrentielles. Le repas nous a même été offert par nos camarades du soir — Et en dépit des conditions climatiques périlleuses, c'est un des meilleurs repas que j'ai dévorés dans ce pays. Iliana, malgré sa ration réservée, resta dans le van à ne rien faire — si ce n'est la gueule.

Lorsqu'elle prit les commandes du van à l'aube, j'eus à mon tour mon sixième sens dans tous les sens. Il avait plu toute la sainte nuit et ça continuait de dracher comme au plus fort d'un épisode cévenol ; le terrain était donc un concentré de boue sans pulpe ; dans

ma tête, je pariais un pot de vegemite qu'on allait finir embourbés. Vroummmmmmmmmm, vroummmmmmmmmm, hiecccccccccc, vroummmmmmmmmm — Forcément, nous étions coincés là, enfoncés par un démarrage des plus chaotiques.

La tête dans le cul, j'étais HYPER VÉNÈRE : « Pourquoi tu m'as pas laissé conduire, tu voyais bien que t'allais nous foutre encore dans la merde ! » Il fallait que je me calme. Je fis une tentative pour démarrer moi-même. Décidément, je suis le meilleur, ah ! un coup d'embrayage où il fallait puis nous étions de nouveau sur la route.

Eh bien nous y sommes arrivés, à Exmouth le sable blanc les poissons dans l'eau — Ne sachant pas quel Dieu remercier, je n'en ai remercié aucun. Mais voilà, il pleuvait toujours. Décision fut prise de se payer le premier véritable camping du voyage, de s'octroyer le privilège d'une bonne douche, aussi pour moi de sortir mes affaires pourries trempées que je traînais depuis Kununurra.

Iliana et moi avons partagé du temps commun l'espace d'une agréable marche. Je n'ai pas vraiment appris beaucoup sur Israël, du moins rien ne m'a vraiment surpris sauf une chose : je ne savais pas que les ressortissants israéliens ne sont pas autorisés à survo-

ler des *territoires musulmans*. Je lui ai demandé pourquoi, elle ne savait pas. Nous avons changé de sujet :

— Et toi, tu te marierais avec une étrangère ?

— Ben ouais, qu'est-ce que ça peut me faire si l'amour se présente sous sa forme nord-coréenne, anglaise, brésilienne ou... israélienne ?

Elle me dit qu'elle ne se marierait qu'avec un juif. Il est entendu que je lui ai montré mon incompréhension, puisque l'amour, c'est connu, ne connaît pas de religion. Pourtant non, et elle me dit (et elle *ment*), que ce n'est pas par obligation dogmatique, c'est parce qu'elle le veut. Je dis entre parenthèses qu'elle *ment*, non par rapport au dogme, simplement rapport au monde de même qu'aux temps à venir. Qui sait sur quel beau gosse palestinien elle risque de tomber dans le déroulement de sa destinée ?

Puisqu'on en parle, je dois l'avouer : Iliana, il y a des moments où je lui donnerais tout. Surtout quand elle me chante Édith Piaf, que j'en profite pour la prendre dans mes bras, pour lui parler tout bas — et pour lui faire voir la vie en rose.

Ah, stop, parce que le soir autour de la table, un Australien a débarqué. C'était tout vu, mon horrible blonde finirait avec lui. J'étais jaloux, un peu. Elle n'est pas rentrée de la nuit. Au petit matin, tandis que je prenais mon petit-déjeuner (pain Nutella), et que,

en tant que Cévenol, je savourais la pluie, voilà la princesse qui se pointe. Elle m'annonce : « J'ai une mauvaise nouvelle. »

Je fus écarté fissa du pourquoi du comment puisque les filles ont enchaîné sur une discussion dans le langage de Karl Marx. Ah, mais, que croyez-vous ? J'ai vite compris que les amants d'un soir avaient gravement mis en jeu leur vie, acceptant au passage la possibilité d'en créer une.

La journée fut néanmoins une des plus belles, des plus ensoleillées, la plage, l'eau turquoise, ce ne fut que du bonheur — enfin, du bonheur, pas pour tout le monde. Apparemment, en Israël, les assurances automobiles payent les roues de secours, oui, *what the fuck*. Irene et moi, on a dû y mettre beaucoup du nôtre pour prouver le contraire. Résultat : un garagiste qui se fait engueuler pour rien ainsi qu'une roue qu'on aura finalement achetée avec nos propres moyens.

Cependant, revenons à nos plages. Le Cape Range National Park, Turquoise Bay... Du bonheur du bonheur ! Et... une nouvelle engueulade, bien cherchée celle-là. Nous marchions heureux le long d'un chemin de randonnée lorsque j'ai commencé, allez savoir pourquoi, à fredonner « Enfants de Palestine, ou enfants d'Israël... » (une chanson *propeace* apprise tout

petit, à l'école) Évidemment, la traduction ne lui a pas plu, j'ouvre les guillemets : « De toute manière tu ne vis pas en Israël, tu n'es qu'un ignorant, tu ne sais rien ! » Ouais, j'ai pris un gros coup dans la gueule. Alors changement de registre avec « Highway to Hell ». Figurez-vous qu'elle ne connaissait pas. Pas d'inquiétude, je l'ai branchée AC/DC.

Profitions de l'occasion pour un trou normand musical. Le van était équipé d'un lecteur CD et, beauté des hasards, j'étais le seul à en avoir avec moi — je fus donc nommé grand DJ du road trip. Bon, j'en avais que deux en anglais, en conséquence de quoi c'était plutôt facile comme exercice. C'étaient des *mix tapes* préparées par mon amie renvolée en France non métropolitaine, Marika (tu nous as sauvé la vie mélodique, merci) ; une de U2 et l'autre de David Gray.

Quand les démons d'Iliana se manifestaient je poussais à fond la chanson « Vertigo » (U2) parce que je pensais que le titre de l'album — « How to Dismantle an Atomic Bomb » — m'aiderait à désamorcer l'enfer dans ses tripes ; échec, ça n'a jamais vraiment marché.

Concernant David Gray, je ne le connaissais pas avant, néanmoins ça plaisait beaucoup aux filles, faut bien dire que c'était relaxant — avec une propension

à vous pousser dans des rêves assez fous, tiens, branchez-vous sur votre plateforme d'écoute en ligne préférée, fermez les paupières en écoutant « This Year's Love » ou « Sail Away », imaginez des paysages désertiques et montagneux et allez chercher des mouchoirs ; il faut sécher ces petites larmes qui coulent sur vos joues.

Reprenons. Ensuite, Coral Bay. En quelques mots, c'est un petit village bordé par l'océan Indien, et tout comme les plages d'Exmouth, longé par le Ningaloo Reef, une barrière de corail. Ce qui est super pratique, c'est que le truc responsable de notre monde, il a mis le récif à même pas cinquante mètres de la plage — On a passé deux jours palmes avec tubas de rigueur, des poissons comme Nemo en guise de camarades de jeu. Le paradis auquel il faut rajouter la rencontre au hasard de Micha, punk allemand, voiture de *Mad Max*, et coiffeur d'Irene à Cairns il y a quelques semaines (boule à zéro).

Pour finir en beauté cet épisode, j'ai enregistré Iliana chantant Édith Piaf en concert exclusif particulier que pour moi — voilà, j'ai une preuve pour l'éternité de notre relation d'amour et de haine si étrange.

Concernant la distance jusqu'à Shark Bay, chacun y est allé de ses estimations : Iliana, pas plus de deux